
Se partager l'espace scénique à plusieurs n'est pas toujours chose facile, à deux, et a fortiori à trois, car répartir le temps de parole de façon à peu près équitable entre tous les conteurs relève d'un subtil équilibre. En tout cas, chez les Darwiche père et filles, on sent d'emblée un vrai respect mutuel, une grande complicité et un immense amour, ce qui fait que chacun(e) dispose de ses moments en solo où il peut raconter ses propres histoires et que parallèlement plusieurs récits sont menés à trois voix, l'un(e) terminant les phrases de l'autre. Leur passion commune pour la parole et pour sa transmission d'une génération à l'autre transparaît constamment.

Ce sont pratiquement trois générations de Darwiche qui sont présentes sur scène car dès le début du spectacle, Jihad Darwiche évoque sa mère (la grand-mère de Layla et Najoua) à la mémoire de laquelle le spectacle est dédié. Cette femme « *à la bouche fleurie* » qui ne savait ni lire ni écrire n'avait pas son pareil pour raconter des histoires... et pour faire pousser les plantes, qui, d'après elle, étaient des remèdes efficaces contre les problèmes, si bien que sa maison au Sud-Liban était remplie d'arbres et de tous types de végétations, et de récits qu'elle invitait famille et voisins à partager sous le grand grenadier du jardin autour d'un café parfumé à la cardamome. C'est elle qui a transmis à son fils puis à ses petites-filles une partie des histoires orientales qu'ils racontent sur scène.

Si sur la forme, le spectacle des Darwiche conteurs est marqué par une grande fluidité de la parole, une libre circulation des récits d'un narrateur à l'autre, une maîtrise parfaite des enchaînements qui laisse également une part à l'improvisation, le fond est plutôt classique. Jihad Darwiche puise largement dans le répertoire des contes traditionnels arabes, notamment dans les aventures du célèbre Nasreddin(e) Hodja, le fou sage (ou le sage fou). Ses filles Layla et Najoua s'inspirent également de cette tradition orale millénaire, mais font aussi quelques incursions du côté d'autres horizons, comme des légendes venues d'Inde et d'ailleurs. Un très émouvant récit de vie autour d'un petit garçon victime d'un bombardement dans une ville en guerre (raconté par Jihad Darwiche) ainsi qu'un magnifique poème d'Ibn Arabi sur les religions, récité en arabe par le père et traduit en français à deux voix par ses filles, viennent compléter ce socle de contes populaires.

« *L'amour est ma religion et ma foi* », c'est l'une des dernières phrases prononcées sur scène par Layla et Najoua Darwiche, extraite du poème d'Ibn Arabi. Elle est parfaitement à l'image de ce spectacle à trois voix dominé par l'amour : l'amour filial entre un père et ses deux filles (et aussi entre une mère et son fils, et une grand-mère et ses petites-filles) unis par une passion commune pour la parole et sa transmission ; l'amour des mots, de la langue (française et arabe), de la poésie ; l'amour d'une famille pour son pays d'origine, le Liban, lieu des souvenirs d'enfance pour Jihad et pour Layla (née au Liban où elle a vécu jusqu'à l'âge de 5 ans) et de vacances pour Najoua (née en France).

LE MONDE – Cristina Marino